

**NIKO  
TACKIAN**

**LA NUIT N'EST  
JAMAIS COMPLÈTE**

**CALMANN  
LEVY  
NOIR**

© Calmann-Lévy, 2023

COUVERTURE

*Conception graphique* : Axel Mahé

*Photographies* : Paysage : © cweimer4/ iStockphoto

Chevalement : © Photo Collective/ Adobe Stock

ISBN 978-2-7021-8473-8

*À Léo et Charlie,  
les deux étoiles qui brillent dans ma nuit.*

*Les personnes les plus formidables que j'ai jamais rencontrées sont celles qui ont connu l'échec, la souffrance, le combat intérieur, la perte et qui ont su surmonter leur détresse.*

Élisabeth Kübler-Ross

*Ruta n° 33.* C'est ce qu'Arielle eut le temps d'apercevoir sur le petit panneau à moitié dissimulé par la poussière de la piste. Jimmy conduisait depuis trois heures, sans interruption, au milieu de ce paysage quasi désertique. Le bitume, rongé par le soleil, lézardait entre d'immenses champs de pierres grises et noires, encadrés de montagnes ciselées comme des dents de requin. À peine apercevait-on çà et là quelques clôtures en schiste qui délimitaient d'improbables propriétés et formaient avec les moutons et les chèvres sauvages le seul signe de vie depuis leur départ. Arielle savait qu'ils devaient se rendre dans cette ville même si elle n'avait pas compris l'urgence avec laquelle son père l'avait pressée de faire ses valises. Maintenant ils étaient embarqués tous les deux dans ce voyage et elle pouvait ressentir à quel point il semblait important pour Jimmy. Il avait les mains crispées sur le volant, le regard tendu vers l'horizon et sa jambe droite bougeait légèrement en signe de nervosité.

— Tout va bien aller, papa, dit-elle en lui posant une main sur l'épaule.

Jimmy tourna la tête et plongea ses yeux verts dans ceux de sa fille. À ce moment, Arielle eut l'impression qu'il avait vingt ans de moins. Il était redevenu l'homme

joyeux et rieur qui berçait ses souvenirs d'enfance. Celui qui, à l'heure du coucher, passait des heures à lui raconter des histoires et prononçait les mots magiques censés la protéger des cauchemars. Qu'étaient devenus ces mots face à toutes les épreuves qu'il avait dû traverser depuis ? Se les était-il prononcés à lui-même lorsque sa vie s'était transformée en cauchemar ? La lumière changea et le visage du jeune homme disparut pour laisser place aux traits massifs marqués par d'épaisses crevasses. Son père ressemblait à cette route perdue au milieu d'un paysage sauvage et chaotique. Il était bâti en force, forgé par la rudesse de la vie. Elle l'aimait plus que tout au monde.

— Tout va bien aller, papa, redit-elle doucement en lui souriant.

Jimmy ne répondit rien. Il fixait la route comme un prisonnier regarde le ciel depuis la lucarne de sa cellule.

Arielle eut soudain une angoisse. Et si c'était faux, et si, justement, rien n'allait se passer comme prévu... ?

Le soleil était presque passé derrière les montagnes. Ses rayons orangés donnaient au paysage des allures de monde extra-terrestre. Ils auraient tout aussi bien pu rouler sur Mars. Les interminables champs de cailloux avaient laissé place à une série de petites collines sableuses où l'on apercevait parfois d'immenses structures mécaniques figées dans le silence de la vallée.

— Des machines d'extraction, commenta Jimmy sans perdre la route du regard. Cette région est truffée de mines, un vrai gruyère...

— Oh... On dirait des squelettes de dinosaures.

— Oui, c'est un peu ça en fait. La plupart des carrières ont fermé depuis des années. Elles pourrissent au soleil, comme des cadavres.

Cette dernière remarque étonna Arielle. Son père n'avait pas pour habitude d'évoquer la mort depuis la disparition d'Élisabeth.

— Encore une cinquantaine de kilomètres et on y est. J'aurais bien besoin d'un verre, et pas seulement de l'eau...

— Ivrogne, dit-elle en lui souriant.

— Ouais, et toi, qu'est-ce qui te manque le plus, ma chérie ?

— Une douche ! Au fait, tu ne m'as pas dit où on allait exactement.

— Pour l'instant, il faut qu'on sorte de ce foutu désert.

À l'extérieur, les colosses en acier rouillé disparaissaient peu à peu derrière une série de collines en sable noir. Le défilement des arbustes au ras du sol qui composaient l'essentiel de la végétation commença à ralentir. Arielle quitta le paysage des yeux pour observer son père puis la route. À une centaine de mètres, elle bifurquait vers la droite pour passer derrière une haute colline. Trois voitures étaient arrêtées là, garées maladroitement en travers de l'asphalte.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? grogna Jimmy en remontant ses lunettes de soleil sur son nez.

— Un accident, tu crois ?

— Ça n'a pas l'air, princesse. Les gars sont garés bien tranquillement.

Jimmy entama une lente décélération et stoppa sa vieille Ford à une dizaine de mètres des deux autres véhicules. Derrière, on apercevait une voiture de police, un 4 × 4 blanc barré de bleu foncé sur lequel se détachait le mot *Seguridad*.

— Des flics ? Pourquoi ils ont coupé la route ?

— C'est ce qu'on va leur demander, répondit Jimmy en arrêtant le moteur. Reste dans la voiture, j'y vais.

— Oh non, j'en ai trop marre, je sors me dégourdir les jambes. Ça fait trois heures qu'on roule !

— Comme tu veux, mais ne t'éloigne pas trop.

— Pourquoi ? C'est la police, non ?

— La police ou autre chose, on est au milieu de nulle part ici.

— OK boss, répondit-elle en clignant de l'œil.

Jimmy actionna la poignée de la porte. Une bouffée d'air chaud le prit à la gorge et s'engouffra dans ses poumons. S'il n'avait pas eu l'habitude de ce climat, de ces interminables canicules qui vont jusqu'à vous retirer la moindre parcelle d'air, il aurait suffoqué sur place. Sa chemise en coton blanc commençait déjà à s'auréoler de sueur alors qu'il finissait de parcourir les quelques mètres qui le séparaient des autres véhicules. Sur le côté de la route, il aperçut trois hommes en train de discuter, sans doute les conducteurs. Face à lui se tenait un officier de police en uniforme bleu nuit, rangers aux pieds et bérêt rouge vissé sur le côté de la tête. Il était appuyé contre son 4 × 4 et observait Jimmy derrière ses lunettes d'aviateur. Lorsqu'il arriva à son niveau, Jimmy put observer la fine moustache que l'homme taillait court sous son nez d'aigle. Dans sa vie, Jimmy s'était toujours arrangé pour éviter d'avoir affaire à la police. Il avait appris que le meilleur moyen était de se montrer courtois en toutes circonstances.

— Bonjour, officier. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— La route est coupée. Il y a eu un glissement de terrain un peu plus bas. Ça s'est effondré d'un coup.

— À cause des carrières ?

— Qu'est-ce que j'en sais moi ?

— D'accord, mais je vais à Iacope, c'est à moins de cent kilomètres et... il n'y a pas d'autre route.

— Alors il faut faire demi-tour, dit-il en pointant le doigt derrière lui. Là-bas, y a plus qu'un grand trou très profond, des centaines de mètres peut-être. Les services spécialisés sont prévenus, ils vont venir.

— Quand ?

— Ils vont venir.

Le ton du policier suggérait qu'il était préférable d'arrêter de lui poser des questions. Jimmy était arrivé au bout de sa patience.

— Y a d'autres gens qui sont bloqués comme vous. J'ai mis un Thermos de café là-bas... offert par la police fédérale !

Jimmy hocha la tête en signe de remerciement et se dirigea vers les trois hommes qui tenaient chacun un gobelet en plastique à la main. S'il décidait de faire demi-tour, il lui faudrait trois heures pour rejoindre la ville et il n'était pas certain d'avoir l'essence nécessaire.

— Papa, ça va ?

La voix d'Arielle le fit sortir de ses pensées.

— Tu disais quoi dans la voiture déjà ? Tout va bien aller ?

Le café avait un goût huileux et une amertume désagréable. Jimmy observait sa fille qui s'était éloignée de quelques pas pour jeter le contenu de sa tasse sur le sable. À dix-sept ans, elle était presque devenue une femme. Toute en jambes dans son short en jean, elle portait un débardeur jaune sur lequel on pouvait lire « *Go Tigers Go* ». Ses cheveux noirs coupés court et sa silhouette de danseuse lui rappelaient sa femme. Il n'arrivait pas à se résoudre à l'appeler ex-femme, même si la maladie l'avait emportée depuis près de dix ans. Jimmy ne croyait pas vraiment à la mort. Il pensait que les esprits continuaient à vivre quelque part, tant que leur âme n'avait pas réussi à trouver le repos. Ses parents avaient beau avoir lutté bec et ongles pour lui donner une bonne éducation catholique, il n'avait jamais usé les bancs de l'église. Et pourtant, très tôt dans sa vie, il avait développé une sorte de dialogue intérieur. Dialogue avec qui ? Dieu, son inconscient, il ne savait pas. Peu importe, l'essentiel, c'est qu'il n'était pas seul, jamais. Ce dialogue prenait la forme d'une petite voix qui, assez souvent ces derniers temps, intervenait dans sa tête pour commenter ce qu'il faisait. L'hypothèse qu'il s'agisse de Dieu était faible étant donné le ton et le vocabulaire de petite frappe

hargneuse que prenait cette voix. Jimmy penchait plus pour un condensé de pulsions et d'angoisses profondément refoulées qui s'étaient retrouvées un micro à la main en connexion directe avec son cerveau. *Ça sent le roussi, mon pote !* disait-elle en ce moment même, et elle n'avait pas vraiment tort.

— Mignonne la petite...

La voix rauque d'un homme d'une cinquantaine d'années venait de lui faire perdre le fil de ses pensées. Immédiatement, il se dit qu'il détestait cette voix et le sous-entendu graveleux qu'elle colportait. L'homme se tenait face à lui. Il était grand, le buste massif. Sa chemise à carreaux largement ouverte laissait apparaître son poitrail recouvert de poils noirs. Il avait un visage d'ours et un nez de boxeur. Il lui tendait la main.

— Je m'appelle Juan. Je suis bloqué là depuis une plombe.

Jimmy saisit la large paluche, il pouvait sentir la cale de ses doigts lui compresser les phalanges. Des mains d'ogre, pensa-t-il.

— Et vous avez vu des secours arriver ?

— Rien du tout. D'après le condor, ils seraient passés par l'autre côté de la route, dit Juan en souriant, satisfait par son allusion au long nez busqué du policier.

— De l'autre côté, c'est Iacope. C'est une petite ville, il n'y a rien là-bas !

— Je sais, mais qu'est-ce que j'y peux ? dit-il en levant les bras au ciel. Peut-être qu'ils viennent de plus loin encore.

Plus loin, ça voulait dire des centaines de kilomètres au nord. Autant dire qu'ils étaient coincés là pour longtemps.

— C'est ta fille ? interrogea Juan en fixant Arielle du regard.

Jimmy acquiesça tout en se disant que ce mec était un danger potentiel pour toute personne de sexe féminin.

— Mignonne, vraiment, chuchota le gros en se pinçant les lèvres. Alors tu vas rester là, coco ?

Jimmy était tiraillé entre l'envie de lui coller son poing en pleine face et celle de lui envoyer son pied dans l'entrejambe. *Défonce-lui la tronche !* disait la voix qui faisait rarement dans la dentelle.

— Le moins possible.

Jimmy se retourna vers sa voiture et aperçut les deux autres qui discutaient, leur tasse de café brûlé à la main.

Le premier portait une chemise bleu clair et un pantalon de costume impeccablement repassé. Sans doute un représentant qui passait sa vie sur la route avec son coffre plein de produits bon marché. Il avait une courte barbe taillée et des lunettes à larges verres qui lui donnaient un air de premier de la classe. Il s'appelait Florencio et tentait de convaincre l'autre, un homme de petite taille aux cheveux ras et aux oreilles décollées, qu'il était inutile de vouloir forcer le passage.

— Ce flic se fout de notre gueule, lança le petit.

— Vous ne devriez pas dire ça, il pourrait vous entendre.

— Et alors ? Je ne fais rien de mal, je veux juste continuer ma route.

— Oui, comme nous tous, mais s'il vous entend, c'est à la brigade que vous allez finir, répondit Florencio en lançant un regard du côté du condor.

— On va voir ça !

Le petit fit volte-face, se dirigea d'un pas décidé vers le 4 × 4 et se planta face au flic qui ajustait son béret en épongeant la sueur de son front. Pendant ce temps, Jimmy fit signe à Arielle de rentrer dans la Ford et se rapprocha de Florencio qui observait, inquiet, l'évolution de la situation.

— Vous pensez qu'il va réussir à le convaincre ? demanda Jimmy.

— Peut-être qu'il obtiendra quelque chose, au moins des informations. Il n'est pas très bavard cet officier.

— Il a parlé d'un affaissement de terrain. Peut-être qu'une carrière s'est effondrée ?

Florencio prit un air dubitatif et se mit à nettoyer le verre de ses lunettes avec un pan de sa chemise. C'est alors que le ton monta. Le condor se dressait désormais dans une posture de prédateur prêt à fondre sur sa proie. Jimmy n'avait pas besoin de tendre l'oreille pour entendre leur conversation, l'homme s'était quasiment mis à hurler.

— Ça ne va pas se passer comme ça ! J'ai des droits moi aussi et je DOIS passer ! Vous comprenez ? Je ne peux pas rester ici, j'ai quelqu'un qui m'attend là-bas !

— Calme-toi, petit, répondit le policier en reculant d'un pas.

*Il va le fumer*, disait la voix. Et effectivement, Jimmy sentait la tension grimper. Il avait déjà vu ça tant de fois dans sa vie, lors des grandes grèves de l'union syndicale. La police commençait toujours par discuter et puis... Il se rapprocha d'un pas rapide et posa la main sur l'épaule du petit.

— Inutile de crier, camarade, viens avec moi.

— Non ! Je veux passer, j'ai des droits ! répondit-il en se trémoussant nerveusement.

Le condor avait posé la main sur la crosse de son revolver. Une pression du pouce fit sauter le bouton qui maintenait l'arme dans son holster ceinture, il était prêt à dégainer. Jimmy augmenta la pression sur l'épaule de l'homme. *Laisse-le se faire shooter, cet abruti de nain, ce ne sont pas tes oignons !*

— Viens ! dit-il avec autorité.

L'homme continua d'abord à se débattre puis quelque chose changea sur son visage. Il comprit soudain que la situation allait dégénérer et que sa petite colère allait le mener tout droit à la case prison, voire directement à la morgue. Il se calma d'un coup. La main du flic quitta le holster ceinture pour venir se poser sur le capot de sa voiture.

— Alors ? Pas d'autres questions ? La situation est claire, ducon ? lança le flic en serrant les dents.

Jimmy fit oui de la tête en reculant lentement vers les voitures.

— Tu vas être en retard, mais c'est inutile de te faire arrêter ou pire, camarade...

L'homme écouta en baissant le regard.

— Merci...

— T'as pas besoin de me remercier. (*Putain ! Et comment il a besoin de te remercier, dit la voix.*) Comment tu t'appelles ?

— Victor.

Dans leur dos, le condor avait repris sa posture décontractée. Il regardait le soleil se coucher lentement derrière les montagnes. La nuit tomberait bientôt, et elle allait être longue...

Photocomposition Nord Compo

Achévé d'imprimer en mai 2023  
par CPI Firmin Didot, le Mesnil-sur-l'Estrée (27)  
pour le compte des éditions Calmann-Lévy  
21, rue du Montparnasse 75006 Paris



PAPIER CERTIFIÉ

**CALMANN  
LEVY** s'engage  
pour l'environnement en réduisant  
l'empreinte carbone de ses livres.  
Celle de cet exemplaire est de :  
650 g éq. CO<sub>2</sub>  
Rendez-vous sur  
[www.calmann-levy-durable.fr](http://www.calmann-levy-durable.fr)

N° d'éditeur : 2038422/01

N° d'imprimeur :

Dépôt légal : mai 2023

*Imprimé en France.*